Dérision et noblesse de la poésie

Robert Melançon

Volume 30, Number 5 (179), October 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31644ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Melançon, R. (1988). Review of [Dérision et noblesse de la poésie]. *Liberté*, 30(5), 104–107.

ROBERT MELANÇON

DÉRISION ET NOBLESSE DE LA POÉSIE

Dans la *Nouvelle Revue Française* (no 423, avril 1988), Jude Stefan s'en prend, dans les parenthèses d'un éloge d'E. Fisher, H.M. Enzensberger et J. Bobrowski, à ces «recueils aux textes interchangeables et répétitifs où l'on ne reconnaît qu'une voix». Comment mieux dire le désintérêt que suscite la lecture des plaquettes qu'on publie çà et là, partout? Je veux dire les meilleures, celles où l'on reconnaît justement au moins une «voix». Cela me devient un sujet d'étonnement sans bornes qu'on se préoccupe si peu des raisons d'être et de la dignité des poèmes. On en imprime dont on finit par se demander non plus tellement qui les lira mais qui a bien pu les écrire. N'importe qui. Jeanne Lépoque, Jean Letemps, grandes voix d'années qui ne se trouvent d'autre raison que de venir après: postmodernes. Il faut lire aujourd'hui les poèmes dans le fourre-tout des revues qui est leur lieu, comme les recueils collectifs du temps de Louis XIII. On y perçoit mieux que dans les livres et les plaquettes les formes et les thèmes de la redite aux mille signatures.

*Estuaire*¹ (no 49, été 1988) rassemble quinze auteurs. Y en a-t-il autant, même si la Fidelf prétend représenter «plus de 20 000 écrivains de langue française»? Je retiens Denuis Saint-Yves parce que ses *Géographies pour dire* esquissent une forme, l'esquissent seulement mais cela suffit pour qu'il se

---

1. C.P. 337, succ. Outremont, Montréal, H2V 4N1.

détache d'un fond indifférencié; Paul Zumthor et Joseph Bonenfant parce qu'ils quittent l'enclos de l'originalité, le premier dans la psalmodie, le second dans la narration, anonymes de propos délibéré. Paul Zumthor ne s'est pas fait le théoricien de la poésie orale sans que cela porte à conséquence.

*Sud*² (no 75, 1^{er} trimestre 1988) publie *Sorte de bleu*, un recueil de Michel Flayeux qui a obtenu le prix Jean Malrieux 1987. On se demande à quoi ressemblaient les textes non primés. Pas très longtemps: on peut lire ensuite des extraits des recueils de deux finalistes, *Le Versant d'ombre* de Jean-Pierre Thuillat et *Confins* de Jean-Claude Villain. Aucun de ces textes ne déshonorerait un éditeur; aucun ne semble s'imposer. Je ne me donnerai pas le ridicule de dénoncer les prix littéraires, conformes à l'esprit d'un temps qui ferait de chacun un lauréat. C'est fait: le Prix Jean Malrieux Étranger 1987 a été accordé deux fois, mais non partagé, explique-t-on, grâce à la générosité du mécène; c'est-à-dire que la bourse n'a pas été partagée, mais le prix lui-même l'a bel et bien été. C'est dommage pour James Laughlin. Quitte à fractionner la bourse, pourquoi ne pas accorder ce prix dix, vingt fois? Autant d'heureux lauréats. À propos d'une «rencontre avec des poètes de la revue *Sud* à la Fondation Camargo», Dominique Sorrente pose cette question plus lourde qu'il semble:

Imagine-t-on un débat intitulé «Approches de la menuiserie» ou un colloque professionnel ayant pour titre «Approche de la comptabilité à partie double»?

La suite de sa chronique tente en vain de recoller les morceaux en louant «une réelle diversité de tons mais aussi de pratiques d'écriture chez les poètes invités». On se défend mal du sentiment que tout est égal ici.

*La Nouvelle Tour de Feu*³ (no 14 d'après la couverture, no 8 d'après le sommaire, janvier 1988) rend hommage à son

2. 62, rue Sainte — 13001 Marseille.

3. Éditions du Soleil natal, Michel Héroult, 8 bis rue Lormier, 91580 Étréchy.

fondateur, Pierre Boujut: un recueil de poèmes, *Quatre clés pour une serrure*, y est précédé par *Foi sans profession*, une préface dans laquelle Boujut fait retour sur lui-même sur le mode du manifeste («Pourquoi écrire») et sur le ton de la confession («Je n'ai aucun don»); suivent une étude de Daniel Briollet, *Pierre Boujut ou l'évidence poétique* et une série de témoignages dont toute suffisance n'est pas exclue. On y éprouve vivement la dérision et la noblesse mêlées de la poésie.

*Matières*⁴ (no 14, été 1988) présente un dossier: *40 ans de poésie en Allemagne de l'Ouest*. Titre bien pompeux pour trente-huit pages aérées. Mais on n'y lirait que deux poèmes, *Inventaire* de G. Eich et *Vendredi à l'hôtel* — *Chant* de R.W. Fassbinder, que ce dossier serait justifié. On y lit aussi des textes de quinze auteurs. Hors dossier, les notes de lecture et une revue des revues d'un ton assez vif permettent de rêver à des publications que, pour la plupart, on ne lira jamais. Le chroniqueur est un lecteur délégué, grâce à qui on lit par procuration. Leibniz avait prédit que les bibliothèques seraient un jour des villes. Il ne pouvait prévoir ce que nos villes deviendraient, des monuments d'impermanence faites pour qu'on y circule plutôt que d'y habiter.

*Le Courrier du Centre International d'Études Poétiques*⁵ (no 177, janvier-mars 1988) rassemble une très belle anthologie de poésie italienne dont les textes ont été choisis et traduits par Alberte Spinette. Une longue étude de Carlo Alberto Sitta la précède, qui analyse les «conditions de production et d'existence de la poésie en Italie aujourd'hui». Lourd programme: elle porte — on s'y attendait — le titre *Mort de la poésie?*, que démentent les poèmes de Piero Bigongiari, Guido Ceronetti, Dario Bellezza, Valerio Magrelli, Antonio Porta, Carlo Alberto Sitta. Je me suis attardé en particulier à ceux de Cero-

4. 15, Boulevard de l'Industrie — 01600 Trevoux.

5. Centre d'Études Poétiques, Bibliothèque Royale, Boulevard de l'Empereur 4, 1000 Bruxelles.

netti. On a publié de lui en traduction française, il y a quelques années, un extraordinaire, un inclassable livre en prose, *Le Silence du corps*⁶. Les poèmes ici publiés confirment que voilà un écrivain qui ne ressemble à aucun autre, qui justifie à lui seul et qui fait oublier tout le fatras de la «poésie».

---

6. Traduit par André Maugé, avec une postface de Cioran, Paris, Albin Michel, 1984.